



PEDRO MEYER

LE THÉÂTRE UNIVERSEL

COLLECTION MIRAMAR

COLLECTION MIRAMAR

Fort de plus de soixante ans de carrière et d'un archive de plus d'un million d'images, Pedro Meyer entreprend de partager la diversité des récits qui accompagnent une œuvre en perpétuelle évolution. Ces histoires englobent non seulement son regard photographique, mais aussi une dimension essentielle de son engagement professionnel tout au long de sa trajectoire.

La Collection Miramar constitue un ensemble rétrospectif et autobiographique composé de plus de quarante et un volumes, retraçant son parcours photographique depuis les années cinquante jusqu'à l'intégration des technologies les plus récentes, telles que l'intelligence artificielle.

LE THÉÂTRE UNIVERSEL

Cet ouvrage présente l'essai photographique de Pedro Meyer sur la campagne présidentielle de Miguel de la Madrid dans les années quatre-vingt. Meyer y met en lumière la politique mexicaine comme une vaste mise en scène où les citoyens jouent leurs rôles dans une démocratie d'apparence, tandis que le pouvoir demeure fermement entre les mains du PRI. Avec le contexte historique de Rogelio Villarreal et l'analyse de Rubén Aguilar, le livre explore la précision et la portée symbolique de cette « dernière grande production » politique, invitant le lecteur à interroger la nature même de la démocratie et à reconnaître dans le témoignage visuel de Meyer un document unique de l'histoire et de la photographie mexicaines.

Éditeur

Fondation Pedro Meyer, A.C.

Coordination de la collection

Marisol Molina

Archives Pedro Meyer

Elena Rosales

Édition de l'ouvrage

Rogelio Villarreal

Coédition de l'ouvrage

Alexis Ortiz

Postproduction des images

Pedro Meyer

Alexis Ortiz

Textes de

Pedro Meyer

Rogelio Villarreal

Rubén Aguilar

Révision stylistique

Teresa Martínez

Supervision éditoriale

Pablo Meyer

Supervision de l'impression

Manuel García

Conception graphique

Alexis Ortiz

Carlos Mendoza

Assistants de production

Alessandra Bermejo

Helihu Soriano

Fernanda León

Ricardo García

© Pedro Meyer, 2025

www.pedromeyer.com

Aucun contenu de ce document ne peut être reproduit, en tout ou en partie, par quelque moyen ou procédé que ce soit — analogique ou numérique — ni à quelque fin que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable du détenteur des droits d'auteur ou de ses ayants droit.

Édité à Coyoacán, Mexico.

Imprimé à Oaxaca, Mexique.

Collection Miramar

ISBN : 978-607-29-7238-4

Le Théâtre Universel

ISBN : 000-000-00-0000-0

Traductions disponibles en cinq langues : allemand, français, italien, chinois et japonais.

À tous les Mexicains qui défendent la démocratie.

EN HAUT LE TÉLÉTHON *par Pedro Meyer*

Devant moi se présentait une tâche presque impossible à photographier, du moins avec la technologie disponible à l'époque. Je travaillais alors sur les images du rapport annuel de la Banque de l'Atlantique, à Mexico. Mon client, Alejandro Ordorica, était responsable de la publicité de la banque. La mission consistait à représenter, en une seule photo, les deux façades de ses bureaux : deux bâtiments se faisant face, l'un de style semi-colonial, l'autre résolument moderne, tout en verre.

J'eus l'idée de photographier la façade moderne, qui, à une certaine heure du jour, reflétait magnifiquement celle de l'autre côté de la rue. J'installai donc ma chambre Sinar, équipée d'un dos pour plaques de 4x5 pouces, à une petite fenêtre du deuxième étage, à 7 h 53 précises. Selon mes calculs, les astres promettaient un reflet parfait.

La photo fut réussie, mais je décidai malgré tout de la refaire, convaincu que je pouvais encore mieux faire. J'offris à Ordorica une nouvelle prise, sans frais supplémentaires pour la banque, estimant qu'il s'agissait de ma responsabilité professionnelle d'assurer cette qualité. Je ne pouvais alors imaginer que ce geste — purement dicté par le désir de bien faire mon travail — me conduirait peu après à une proposition inattendue : Alejandro Ordorica, qui avait depuis quitté la banque pour rejoindre l'équipe de campagne du candidat du PRI à la présidence, Miguel de la Madrid, m'invita à réaliser un livre retraçant la mémoire historique de celui qui allait devenir le prochain président du Mexique. C'était une autre époque, et une autre manière de concevoir la politique de succession.

Nous négociâmes mes honoraires pour couvrir, en images, les dix mois de campagne, entre 1981 et 1982. Mais surtout, nous tombâmes d'accord sur un point rare pour l'époque : la propriété intellectuelle de mon travail. Les clients avaient l'habitude de considérer que le paiement des photographies leur conférait une forme de droit de propriété sur les images. Je n'étais pas motivé par des raisons idéologiques, ni par la perspective d'en tirer un quelconque avantage — ce qu'au Mexique on appelle familièrement un *hueso*. J'acceptai parce que le sujet m'intéressait et que la rémunération était bonne, mais je n'aurais jamais accepté de perdre mes droits d'auteur.

Heureusement, je tombai sur des personnes sensibles et raisonnables, qui reconnurent que cette question n'était pas négociable. Nous conclûmes donc un accord : je serais rémunéré pour mon travail, mais l'intégralité du matériel demeurerait ma propriété.

Jamais je n'aurais imaginé qu'on me solliciterait pour un tel projet, ni que celui-ci connaîtrait un destin si décevant : le livre ne vit jamais le jour. J'y reviendrai plus loin.

Dès le début, une chose me frappa : le nombre impressionnant de photographes affectés à la couverture de la campagne, non pas par d'autres médias — ce qui aurait été logique — mais par le parti au pouvoir lui-même. Le PRI disposait de sa propre équipe, qui produisait quotidiennement un livre de photographies. C'était bien sûr avant l'ère numérique.

Un laboratoire fonctionnait jour et nuit pour développer les pellicules et tirer les épreuves, afin de remettre chaque matin au candidat un volume relié relatant les activités de la veille. Je me suis souvent demandé pourquoi ils ressentaient le besoin de dupliquer ces efforts, mais, après tout, qui étais-je pour remettre en question leurs décisions, alors que j'avais l'occasion de réaliser un projet si intéressant ?

Ce genre de défi, paradoxalement, nous aide parfois à mieux cerner où diriger notre regard. Pour moi, ce fut une occasion d'observer l'ampleur, la ferveur et la diversité de la participation citoyenne à travers tout le pays. Tout cela ressemblait à une vaste pièce de théâtre, où chacun connaissait son rôle. Il y avait celui qui allait devenir président — pour l'heure simple candidat —, puis la cohorte d'admirateurs, inévitables. Le président en devenir recueillait progressivement les parcelles de pouvoir offertes par tous ces participants de la grande nation. Le vote final n'était plus qu'une formalité confirmant ce qui s'était déjà joué pendant la campagne.

Je ne voyais pas cela sous un angle idéologique, mais comme une manifestation de la condition humaine dans un immense théâtre universel. Me venaient en tête les pensées de philosophes, d'écrivains, de poètes, de scientifiques et d'artistes, dont les échos semblaient traverser chaque scène. Mes collègues, contraints de produire un livre par jour, n'avaient pas ce luxe : celui de construire leur propre discours à partir de ce qu'ils observaient, ni de le faire à leur rythme. Je suis convaincu que, dans l'ensemble, mes images ne sont pas forcément meilleures que les leurs, mais leur originalité tient à la narration qu'elles composent ensemble.

Imaginer tout un pays — alors peuplé de soixante-dix millions d'habitants — participant volontairement à cette mise en scène, dont l'issue du vote ne faisait aucun doute, relevait presque du Livre Guinness des records. Un matin, le président en exercice, José López Portillo, déclara : « On nous a déjà pillés, on ne nous pillera plus ! », avant de nationaliser la banque commerciale mexicaine. Les dévaluations et les crises financières s'ensuivirent aussitôt. Dans ce contexte, on m'annonça que le budget de la campagne de Miguel de la Madrid serait fortement réduit. Ainsi se mit fin au projet du livre — et à ma mission de photographe.

Comme je l'avais stipulé, tout le matériel m'appartenait désormais, mais sans commanditaire. Je n'ai jamais tenté d'en proposer une version au futur président : je craignais qu'on n'en fasse un usage contraire à mes intentions. Ce ne sont là que des suppositions, mais je n'ai jamais osé le vérifier. Pas question non plus de les vendre à l'opposition : cela aurait été contraire à mon éthique, puisque c'est le PRI qui m'avait engagé.

Les images restèrent donc archivées pendant plusieurs décennies, jusqu'à ce qu'au cœur de la pandémie de COVID-19, je décide de mettre à profit cet isolement forcé pour créer une collection de livres rassemblant les œuvres tombées dans l'oubli. Deux personnes que j'estime et admire profondément acceptèrent de relever le défi d'éditer et d'écrire les textes donnant un contexte à ces photographies : Rogelio Villarreal et Rubén Aguilar. Leur amitié de longue date et leur vision éclairée confèrent à cet ensemble d'images un cadre historique cohérent, indispensable à leur compréhension — surtout pour les nouvelles générations qui n'ont pas connu l'hégémonie du PRI, ni une nation aussi polarisée.

LE GRAND THÉÂTRE UNIVERSEL

par Rogelio Villarreal

L'important est de voir ce qui reste invisible aux yeux des autres.
— Robert Frank

De comédies, tragédies et tragi-comédies

Les photographies que vous allez découvrir dans cet ouvrage constituent le minutieux témoignage d'un seul acte d'une représentation théâtrale démesurée — sans doute la plus vaste en durée et en espace de toute l'histoire. Près d'un siècle de spectacle, sur une scène aussi vaste qu'un pays, avec la participation de millions de personnes : acteurs, figurants et un public qui remplissait littéralement tout le territoire. La troupe qui monta ce spectacle grandiose en perfectionna au fil des ans les détails de mise en scène, peaufinant le texte et la performance de ses protagonistes, des premiers rôles jusqu'aux seconds plans. Une œuvre magistrale intitulée « Campagne présidentielle », couronnée de succès et d'applaudissements, bien qu'elle ait souvent frôlé, plus que la comédie, la farce ou le théâtre de l'absurde — un spectacle si efficace que d'autres compagnies n'hésitèrent pas à en reprendre le scénario pour leurs propres acteurs exclusifs.

Première annonce

« Le théâtre ne peut pas disparaître, car il est le seul art où l'humanité se confronte à elle-même », écrivit le dramaturge américain Arthur Miller. Cette phrase trouve tout son sens lorsqu'on aborde, à travers l'objectif de Pedro Meyer, un épisode de l'histoire contemporaine du Mexique : la campagne électorale du candidat du PRI à la présidence, Miguel de la Madrid — mais elle s'applique tout autant à une période plus large, celle de toutes les campagnes de ses successeurs issus du même parti. Dans chacune d'elles, sans exception, se déployait une mise en scène gigantesque dans laquelle presque tous les habitants du pays jouaient un rôle bien défini : le protagoniste principal, les seconds rôles, des millions de figurants et même les « méchants ». C'est l'histoire d'une vaste pièce dont les échos et les conséquences résonnent encore aujourd'hui dans la vie des Mexicains.

Le parti du Mexique

Les photographies rassemblées dans ce livre constituent l'un des témoignages les plus complets sur la manière dont un parti politique sut très tôt se maintenir au pouvoir.

Grâce à son habileté et à sa fine compréhension des dynamiques sociales, il expérimenta et mit en œuvre une multitude de stratégies et de mécanismes destinés à persuader la population qu'il incarnait à lui seul la patrie, la démocratie, la justice et le progrès — pratiquement sans opposition. Et lorsqu'il y en avait une, elle était réduite au silence, réprimée, emprisonnée ou éliminée.

Ce qui était né comme un projet révolutionnaire visant à reconstruire la société mexicaine se transforma peu à peu en un système de parti hégémonique, où la concentration du pouvoir, les pratiques autoritaires et la corruption façonnèrent ce que Mario Vargas Llosa appellerait en 1990 la « dictature parfaite ».

Les hommes changeaient — selon le mot d'ordre « Suffrage effectif, pas de réélection » — mais le parti, lui, demeurait. Tous les six ans, le président concentrait presque la totalité du pouvoir politique. Il ne se contentait pas de gouverner : il portait aussi la tradition révolutionnaire et symbolisait l'unité d'une nation profondément diverse sur les plans social et géographique.

Le président détenait en outre le privilège de désigner son successeur et d'approuver ou proposer les candidatures aux postes dits d'« élection populaire ». Hors du PRI, il était presque impossible de faire carrière en politique — à l'exception du Parti Action Nationale (PAN), unique opposition formelle pendant longtemps. C'est dans ce contexte que l'avocat et journaliste César «El Tlacuache» Garizurieta — ancien magistrat du Tribunal supérieur de justice de Veracruz et conseiller de la Présidence sous le mandat de son compatriote Miguel Alemán Valdés — forgea cette maxime devenue un véritable dogme :

« Vivre en dehors du budget, c'est vivre dans l'erreur. »

Dans cette gigantesque mise en scène qui s'est déroulée durant plusieurs décennies, des millions de personnes à travers tout le pays participèrent, revenant inlassablement, tous les six ans, écouter les candidats à la présidence répéter les mêmes discours et les mêmes promesses — une représentation qui se reproduisait à l'identique, à l'échelle des États et des municipalités, à chaque période électorale. La scénographie était minutieusement préparée et répétée. Des rassemblements tumultueux sur les places publiques et dans les auditoriums ; des banderoles, des pancartes, des affiches, des millions de tracts ; des fêtes populaires, de grands banquets avec les caciques locaux et les gouverneurs des États ; des promesses d'appui entre le candidat et les pouvoirs régionaux ; des engagements et des accolades, jusqu'au jour de la grande élection, que le candidat remportait invariablement — par les bonnes ou les mauvaises voies.

Ces photographies témoignent en détail des moments les plus marquants de cette œuvre théâtrale transexénale : les réceptions massives dans chaque ville ou village, les salutations cérémonieuses des bureaucrates, les légions de journalistes et de photographes, les banquets fastueux, les cadeaux, les danses folkloriques et les festivals populaires, les spectacles scolaires et l'effervescence adolescente, la confirmation de la solidarité syndicale, les demandes des peuples autochtones et des paysans, les sourires et les tapes dans le dos, les embrassades, les regards. La complicité et le pacte tacite : tout resterait pareil, à moins que tout ne change pour que, comme le disait Lampedusa, tout demeure inchangé.

C'est pourquoi Pedro Meyer affirme qu'au cours des mois passés à photographier la campagne de Miguel de la Madrid, il assista à la répétition constante d'une grande œuvre jouée dans un immense théâtre national, où tous les protagonistes exécutaient parfaitement leur rôle dans chaque acte : la révélation du candidat, les discours et les promesses, les multiples engagements. C'était une œuvre magistrale où tout le monde — public et acteurs — connaissait déjà la fin : pendant six années dorées, le candidat deviendrait le Grand Tlatoani. Les autres acteurs remplissaient également leurs rôles : les gouverneurs et les forces vives, les entrepreneurs et les petits comme les grands producteurs, les industriels, les syndicats d'éboueurs et de maçons, les paysans, les pauvres qui aspiraient enfin à sortir de leur misère et acceptaient, résignés — et souvent avec joie —, les dons, la musique, la fête et les promesses usées d'un avenir meilleur.

La première stratégie qui assura sa permanence fut la concentration du pouvoir politique entre les mains du président. Pour cela, le PRI se transforma en un parti de masse, contrôlant les organisations ouvrières, paysannes et populaires. Tandis que le gouvernement construisait des institutions, la corruption s'étendait. « Un politicien pauvre est un pauvre politicien », déclara avec sagesse et cynisme Carlos Hank González. Il y avait une croissance économique, certes, mais aussi une inégalité grandissante.

En plus du contrôle qu'exerçait le PRI sur les organisations, il recourait également à une grande variété de fraudes le jour des élections — une farce grotesque — telles que l'acarreo (transport d'électeurs avec repas, boissons, T-shirts et casquettes), les urnes « enceintes » (remplies à l'avance de bulletins pour un seul candidat), le ratón loco (stratagème visant à confondre l'électeur susceptible de ne pas voter pour le candidat du PRI, consistant à modifier les registres électoraux en effaçant son nom), l'uña negra (marquer en cachette les bulletins des opposants pour les invalider) et, entre autres, le carrusel (groupes de personnes munies de fausses cartes d'électeurs votant plusieurs fois dans différents bureaux). Toutes ces manipulations étaient coordonnées par le mapache, l'opérateur chargé de faire en sorte que tout fonctionne à la perfection.

DEUXIÈME APPEL LE PRI, C'EST LE MEXIQUE ET RÉCIPROQUEMENT *par Rogelio Villarreal*

En 1964, j'avais huit ans. Nous vivions dans l'Unité Indépendance, au sud de la ville de Mexico, cette grande capitale qui ne comptait pas encore cinq millions d'habitants. Un jour, mes parents nous emmenèrent assister à l'inauguration du tronçon sud du flambant neuf et moderne périphérique, qui longeait l'ensemble résidentiel construit pour les bénéficiaires de l'Institut mexicain de la sécurité sociale (IMSS) sur les anciens terrains d'une hacienda appelée El Batán, en grande partie boisée. C'était un dimanche ensoleillé et, après le petit-déjeuner, nous sommes allés voir cette fête politique.

Le président s'appelait Gustavo Díaz Ordaz (1964–1970). Il passa saluant la foule sous une pluie dense et colorée de confettis — ces millions de petits papiers multicolores que l'on retrouvera flotter dans bien des photographies de ce livre —, suivi d'une multitude de fonctionnaires et de citoyens souriants, criant et applaudissant. Nous observions le spectacle depuis le trottoir. Sans aucun doute, c'était un événement important. Cette œuvre symbolisait le progrès, tout comme l'unité dans laquelle nous vivions : des immeubles et maisons en brique rouge, de larges allées, des aires de jeux, une clinique, un théâtre et un cinéma, un centre sportif, une place civique, trois écoles primaires et trois jardins d'enfants, un supermarché de l'IMSS, des commerces et même un centre de conventions — tout cela construit par le PRI. Quatre ans plus tard, le 2 octobre 1968, le président deviendrait tristement célèbre à cause du massacre de Tlatelolco — l'autre visage du parti tricolore se révélait alors.

La première fois que je vis un chef d'État mexicain, ce fut sur la place civique de l'Unité Indépendance, en compagnie d'un président des États-Unis. Fin juin 1962, John F. Kennedy se rendit à Mexico avec son épouse Jacqueline et, parmi les lieux emblématiques qu'ils visitèrent — le Musée d'Anthropologie, le Théâtre des Beaux-Arts, la Basilique de Guadalupe et les monuments à l'Indépendance et à la Révolution — figurait ma chère Unité, ce qui me rendait particulièrement fier. Depuis la place, nous observions avec émerveillement ces figures historiques. Jackie et John avaient passé leur lune de miel dans le port alors paradisiaque d'Acapulco, mais jamais je n'aurais imaginé les voir d'aussi près. Notre président, Adolfo López Mateos (1958–1964), semblait ému. Pour lui, la visite de Kennedy représentait un soutien à son gouvernement, ainsi que la fin des tensions entre les deux pays à propos du « problème cubain » au sein de l'Organisation des États américains (OEA).

En mars 1964, je revis le président López Mateos sur cette même place, cette fois accompagné du président de la France, Charles de Gaulle, une visite qui ne plut guère aux États-Unis. En pleine Guerre froide, face à la venue de De Gaulle au Mexique, l'ancien président américain Harry S. Truman déclara qu'il « cherchait à miner la position des États-Unis en Amérique latine » et ajouta qu'il « ferait mieux de garder son nez hors des affaires des États-Unis s'il ne voulait pas qu'on le lui coupe » (Novedades, 18 mars 1964).

Je vis passer à plusieurs reprises le président Luis Echeverría Álvarez (1970–1976). La première fois, ce fut lorsqu'il prit ses fonctions : il quitta sa résidence du quartier encore villageois de San Jerónimo en direction de la Chambre des députés, sous la pluie coutumière de confettis et les acclamations du peuple. Je ne vis jamais les autres présidents, bien que je suive dans les journaux leurs actions et leurs manquements. José López Portillo (1976–1982) déclara aux Mexicains qu'il nous faudrait apprendre à administrer la richesse, mais il termina son mandat de manière lamentable.

J'aperçus Miguel de la Madrid à plusieurs reprises au Fonds de culture économique, pour lequel je travaillais alors comme correcteur indépendant d'épreuves typographiques. L'ancien président dirigea la maison d'édition de 1990 à 2000 et, selon diverses sources, il ne s'en sortit pas mal : il modernisa les secteurs productifs et administratifs du Fonds et introduisit l'édition numérique, entre autres améliorations (« El FCE destaca

trabajo de De la Madrid », *Expansión*, 1er avril 2012). Un contraste frappant avec son rôle en 1985, lors du dévastateur tremblement de terre de Mexico, face auquel il resta presque paralysé pendant plusieurs jours d'angoisse.

De la Madrid fut suivi par Carlos Salinas, puis par Ernesto Zedillo. Tous ces présidents portaient leurs zones d'ombre et de lumière, et tous étaient bien sûr priistes — ce qui ne signifie pas qu'ils fussent identiques —, autrement dit, formés au sein d'un parti politique capable de se maintenir au pouvoir durant de longues décennies et d'imprégner profondément l'idiosyncrasie d'une nation tout entière. Ou faudrait-il dire, plutôt, que l'idiosyncrasie du PRI était celle d'une grande partie de la population ? Comment parvint-il à rester si longtemps au pouvoir ? Seul le Parti communiste de la défunte Union soviétique le surpassa — de quelques années à peine.

L'une des clés de la force du PRI résidait dans sa solide structure corporatiste, qui divisait les travailleurs du pays en secteurs : les pétroliers, les enseignants, les paysans. Dans les images des pages 58 à 65, on peut observer les immenses rassemblements dans les stades, en présence du candidat et des dirigeants syndicaux. Des centaines de milliers de personnes acclamaient leurs chefs, l'ancien président — représenté par un gigantesque portrait — et le candidat...

PROJECTEURS CELUI QUI BOUGE NE PARAÎT PAS SUR LA PHOTO *par Rogelio Villarreal*

Observez attentivement les photographies où apparaît Fidel Velázquez. « Celui qui bouge ne paraît pas sur la photo », avertit ce personnage en 1976, alors que le président Luis Echeverría s'apprêtait à désigner son successeur, José López Portillo. Parmi les aspirants figurait un homme particulièrement agité, Mario Moya Palencia, secrétaire de l'Intérieur. Le message de Velázquez était clair : que Moya renonce à ses ambitions et que les autres prétendants à la présidence rentrent dans le rang.

Velázquez fut dirigeant de la Confédération des travailleurs du Mexique (CTM) pendant près d'un demi-siècle, de 1936 à 1997, à l'exception d'une brève période où un certain Fernando Amilpa en prit la tête. On lui doit une autre phrase restée célèbre : « Nous sommes arrivés par les balles et les votes ne nous feront pas partir », en référence à la montée des partis d'opposition dans les années quatre-vingt. Personnage incontournable de la politique mexicaine, don Fidel était un caudillo puissant, obtenant pour la CTM de nombreux sièges de députés et des postes électifs ; il constituait un véritable pilier du parti, du gouvernement et de l'État.

Pedro Meyer capture ce personnage tel qu'il fut durant presque cinquante ans : un totem rigide, toujours affublé de lunettes noires et d'un visage impassible — une véritable sphinx, comme l'appelaient les chroniqueurs politiques de l'époque. Lors des élections fédérales de 1982, outre le candidat officiel, se présentèrent Pablo Emilio Madero pour le Parti Action Nationale (PAN), Arnoldo Martínez Verdugo pour le Parti Socialiste Unifié du Mexique (PSUM), et Rosario Ibarra de Piedra pour le Parti Révolutionnaire des Travailleurs (PRT). Ce panorama est également visible dans le reportage photographique de Meyer : sur un mur, on distingue des affiches du PRT appelant à voter pour madame Ibarra, et sur d'autres, des slogans peints en faveur du PSUM et de Martínez Verdugo. Dans une brève séquence, on voit comment les auteurs de ces graffitis sont arrêtés — Meyer raconte qu'ils furent battus peu après.

ENTRACTE

par Rogelio Villarreal

« L'appareil photographique est un instrument qui apprend aux gens à voir sans appareil photographique », déclara un jour la photographe Dorothea Lange, et elle avait parfaitement raison. C'est précisément ce qui se produit lorsque l'on contemple les photographies de Pedro Meyer. Bien que les images qu'il réalisa de la campagne présidentielle de Miguel de la Madrid couvrent seulement sept mois, entre 1980 et 1981, on a l'impression que Meyer a suivi chacune des campagnes de tous les candidats du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) au XXe siècle, d'une côte à l'autre et d'une frontière à l'autre — comme on le disait sur la chaîne 2 de Televisa. Ainsi, à travers ses photographies — dont certaines semblent intemporelles —, nous pouvons parcourir et comprendre un large pan de notre histoire contemporaine : celle d'un pays ayant vécu sous un régime qui s'inspirait profondément de l'idiosyncrasie d'une grande partie de sa population, au point de s'y confondre presque entièrement. Pendant des décennies, le gouvernement priiste fut à la fois paternaliste et autoritaire, institutionnel et caciquiste, moderne et traditionaliste ; il construisit des institutions tout en faisant de la corruption un mécanisme destiné à huiler les rouages de la société.

ENTR'ACTE. AU COMMENCEMENT FUT LA RÉVOLUTION

Durant une grande partie du XXe siècle, un seul parti politique domina, pour le meilleur et pour le pire, la scène mexicaine avec un pouvoir presque absolu : le Parti révolutionnaire institutionnel. Plus précisément, il s'agit d'un demi-siècle, car sous ce nom le PRI vit le jour le 18 janvier 1946. Il ne s'agissait pas de la « dictature parfaite » évoquée par Vargas Llosa, mais d'un « système hégémonique de domination », comme le rectifia Octavio Paz lors de la rencontre Vuelta : L'expérience de la liberté, le jeudi 30 août 1990, dans les studios de Televisa à Mexico. Peut-être une forme de monarchie patrimoniale légitimée par des apparences démocratiques et républicaines, ainsi que le formula Daniel Cosío Villegas en 1972.

En 1927, la Constitution de 1917 fut réformée afin de permettre la réélection d'Álvaro Obregón, déjà président de 1920 à 1924, ambition interrompue par son assassinat en juillet 1928 aux mains du cristero José de León Toral, dans le restaurant La Bombilla, dans le quartier de San Ángel. En pleine crise politique, le président Plutarco Elías Calles déclara que le pays devait laisser derrière lui l'ère des caudillos pour entrer dans celle des institutions. C'est ainsi qu'il convoqua une convention au Théâtre de la République, à Querétaro, le 4 mars 1929, pour formaliser les statuts d'un nouveau parti et y présenter son candidat à la présidence, Pascual Ortiz Rubio, qui l'emporta sur le candidat du Parti national antiréélectionniste, José Vasconcelos.

Cette année-là naquit le Parti national révolutionnaire (PNR), fusion de diverses forces issues du mouvement de 1910, la « famille révolutionnaire » (carrancistes, villistes, obregonistes, zapatistes, etc.). Son slogan : Institutions et réforme sociale. Arborant déjà les trois couleurs du drapeau trigarante de 1821, le PNR s'imposa comme l'institution la plus puissante de la compétition politique et le lieu où s'élaboraient les premiers accords et pratiques dans la lutte pour le pouvoir public. Il permit ainsi des transitions gouvernementales par voie électorale, dans un contexte de stabilité sociale (Casasola, 1992) — avec, il faut le dire, une orientation relativement progressiste et de gauche, à une époque où l'Europe voyait déjà poindre les tendances fascistes.

En 1936, sous la présidence de Lázaro Cárdenas (1934–1940), le PNR créa la Confédération des travailleurs du Mexique (CTM), regroupant le mouvement ouvrier ; deux ans plus tard naquit la Confédération nationale paysanne (CNC), et en 1943 — sous la présidence de Manuel Ávila Camacho (1940–1946) — la Confédération nationale des organisations populaires (CNOP), qui englobait les autres groupes, tels que les bureaucrates et les commerçants. Ces trois grandes corporations — encore existantes aujourd'hui — permirent au parti de contrôler les secteurs ouvrier, paysan et populaire, ainsi qu'une aile militaire intégrée à sa structure

(Casasola, 1992). Cárdenas créa également l'Institut polytechnique national (IPN) en 1936 et le Collège du Mexique (ColMex) en 1940. Par la suite, se multiplièrent institutions, organisations, syndicats, fédérations et associations, formant une véritable mer de sigles et d'acronymes, ces « soupes de lettres » qui fascinèrent Meyer dans ses photographies de campagne.

En 1938, le PNR fut refondé sous le nom de Parti de la révolution mexicaine (PRM), dont le logo conservait les couleurs vert, blanc et rouge, et qui ne se constitua pas comme un parti de masse, mais comme un parti de corporations, où les unités de base étaient les organisations, tandis que les individus demeuraient secondaires : c'étaient les organisations — ou le peuple organisé — qui constituaient le Parti (Córdova, 1989).

Le 18 janvier 1946 furent rédigés les documents donnant naissance à la troisième étape du parti, rebaptisé Parti révolutionnaire institutionnel (PRI), dont le nouveau slogan devint Démocratie et justice sociale, et dont disparut la présence du secteur militaire — afin de marquer la transition symbolique du pouvoir, des généraux vers les civils, en la personne de Miguel Alemán, candidat à la présidence et « enfant de la révolution ». On créa alors l'oxymore de la « révolution institutionnalisée » (González, 2012).

L'historien Héctor Aguilar Camín — que l'on aperçoit dans ces pages aux côtés de son épouse d'alors, Ángeles Mastretta — écrit que « le PRI fut créé pour en finir avec le PRM, dont les accents socialistes et communistes juraient avec le début de la Guerre froide, au moment où le Mexique et Washington passèrent un accord fondamental résumé en deux mots : industrialisation et anticommunisme ». Depuis sa fondation, il fut un parti hégémonique, bien que, comme il le note : « Si quelque chose s'est produit sous l'hégémonie du PRI, c'est que le Mexique a changé. Il l'a fait dans un immense arc qui va de l'industrialisation des années 1940 à la réindustrialisation des années 1990 et 2000, jusqu'à l'actuel traité T-MEC » (Aguilar Camín, 2021).

Tout au long de son histoire au pouvoir, le PRI fut un parti protéiforme, aux contrastes marqués, mettant en œuvre des politiques variées : urbanisation accélérée dans les années 1950, « développement stabilisateur » entre le milieu des années 1950 et 1970, crise morale et politique en 1968, effondrements financiers en 1976 et 1982, libéralisation économique dans les années 1980, puis transition et alternance démocratiques à l'aube du XXI^e siècle, jusqu'au Pacte pour le Mexique de 2010.

Les présidents priistes ne furent pas identiques ni animés d'une seule doctrine idéologique — tout pouvait se loger dans le nationalisme révolutionnaire. On vit ainsi un arc allant de l'industrialisation réformatrice de Miguel Alemán Valdés (1946–1952) au conservatisme d'Adolfo Ruiz Cortines (1952–1958) ; de « l'extrême gauche dans la Constitution » d'Adolfo López Mateos (1958–1964) — qui fit emprisonner David Alfaro Siqueiros et ordonna l'assassinat du dirigeant paysan Rubén Jaramillo — à la paranoïa anticommuniste de Gustavo Díaz Ordaz (1964–1970), sans oublier le prétendu leadership des « pays non alignés » revendiqué par Luis Echeverría. Viennent ensuite l'euphorie pétrolière de José López Portillo, l'austérité antiétatiste de Miguel de la Madrid, le « libéralisme social » de Carlos Salinas (1988–1994), le néolibéralisme antisaliniste d'Ernesto Zedillo (1994–2000), et enfin l'ultime épisode néolibéral d'Enrique Peña Nieto (2012–2019). Il n'est pas anodin que le PRI appartienne à l'Internationale socialiste depuis 2003.

Il faut dire, d'une part, qu'à différents moments — même avant la fondation du PRI — furent créées des institutions telles que le Secrétariat à la Santé et à l'Assistance, Pemex, l'Institut mexicain de la sécurité sociale, l'Institut polytechnique national, la Commission nationale des manuels scolaires, Caminos y Puentes Federales, l'Institut national de cardiologie, l'Institut national des sciences médicales et de la nutrition, la Commission fédérale d'électricité, Ciudad Sahagún, Ciudad Universitaria, Nacional Financiera, le Fonds de culture économique, le Collège du Mexique, l'Institut national des beaux-arts, l'Institut national d'anthropologie et d'histoire, le Musée national d'anthropologie, le Comité administratif du programme fédéral de construction d'écoles, entre bien d'autres (González, 2012).

Mais il faut dire, d'autre part, que la violation de la loi était considérable, tout comme la corruption qui le caractérisait. Il violait indubitablement l'ordre constitutionnel : la Constitution proclamait la démocratie, le PRI pratiquait l'autoritarisme ; la Constitution affirmait le fédéralisme, le PRI instaurait le centralisme ; la Constitution garantissait la liberté d'expression, le PRI la restreignait et punissait la critique « excessive » ; la Constitution établissait la séparation des pouvoirs, le PRI les fusionnait et les confondait. L'absence de séparation effective des pouvoirs, due à la subordination au pouvoir exécutif, fut l'une des marques les plus profondes du priato (López Rubí Calderón, 2021).

DERRIÈRE LE RIDEAU. LA CAMPAGNE *par Rogelio Villarreal*

Le PRI fut vivement critiqué par l'opposition en raison des dépenses excessives engagées pour la campagne officielle, malgré la grave situation financière du pays. De la Madrid déclara : « Nous pourrions économiser beaucoup d'argent en centrant la campagne sur la télévision et la radio, mais l'idiosyncrasie mexicaine exige que le peuple connaisse son candidat et ait l'occasion de lui faire part de ses problèmes » (Ceberio, 1982). L'idiosyncrasie, en effet. Le candidat ne se trompait pas.

Enrique Krauze écrit : chaque six ans se tient la cérémonie secrète au cours de laquelle le président choisit — ou plutôt oint — son héritier, qui exercera le pouvoir de manière absolue, sans rendre de comptes à personne, pas même aux pouvoirs législatif et judiciaire, dont l'indépendance n'est que formelle. Le nouveau président, à son tour, oindra les gouverneurs des États et bon nombre de sénateurs et de députés, distribuant à profusion les fonds publics par mille moyens légaux, semi-légaux ou illégaux, allant de la persuasion sincère et du compromis à la contrainte et à la fraude.

Cette cérémonie secrète est suivie du rituel public, maintes fois répété, de la complicité et de la continuité du pouvoir : un renouvellement de façade orchestré par les successeurs dans chaque ville et chaque village du pays. Caciques régionaux, chefs syndicaux, maires et leurs cours respectives : tous alignés, obéissant au nouveau tlatoani dans des gestes de loyauté — saluts, embrassades appuyées, regards complices, sourires entendus —, le tout scellé par les promesses habituelles, les applaudissements retentissants et les festins abondants. Un pour tous, tous pour un.

Le paysage mexicain est imposant. Le candidat et sa délégation traversent montagnes et plaines en avion, en hélicoptère, en train ou à bord de l'autobus présidentiel, véritable bureau roulant. De la Madrid voyage accompagné de ses conseillers, de son épouse et de ses deux fils aînés (l'un d'eux, Enrique, est aujourd'hui, en 2022, pressenti comme précandidat à la présidence de 2024). Pedro Meyer saisit les instants-clés : les directives de Manuel Bartlett, coordinateur général de la campagne — camarade de classe de Meyer au Colegio Americano : « C'était un tyran », dit-il —, les moments de silence et de proximité avec les fils Enrique et Miguel, les cartes, les itinéraires, les stratégies. Le futur président regarde par la fenêtre, salue, s'abîme dans ses pensées. Son gouvernement sera radicalement différent de celui de son prédécesseur, José López Portillo, mais le sait-il déjà ? López Portillo avait nationalisé les banques trois mois avant de quitter le pouvoir, après deux sexennats de dépenses démesurées. De la Madrid, alors secrétaire à la Programmation et au Budget, avait joué un rôle central dans la planification économique, et fut en grande partie responsable de la crise qu'il dut ensuite affronter en tant que président. Dans son discours d'investiture, il déclara : « Je ne permettrai pas que la patrie se défasse entre nos mains. Nous agirons avec décision et fermeté. »

Partout où il se rend, le candidat est attendu par des représentants d'organisations venues exprimer leur indéfectible loyauté au parti et au futur dirigeant du pays. De longues files de sympathisants agitent des drapeaux, sourient. L'ambiance est festive : le confetti tombe en pluie sur les rues au milieu des ovations et des acclamations (le Mexique doit être le premier producteur mondial de confetti). Partout, un paysage de pancartes, d'affiches et de rubans tricolores ; les murs et façades exhibent le visage sévère du candidat. Inexpressif, sans le moindre charisme, commente Meyer. Doña Paloma Cordero de la Madrid reçoit des fleurs et des présents. Le logo tricolore se répète des milliers de fois, où que l'on pose le regard. Sur une camionnette officielle, on peut lire une devise : « RÉALISME RÉVOLUTIONNAIRE ».

Le Mexique rural, indien et paysan côtoie la modernité urbaine. Les tracteurs des agriculteurs s'alignent au passage de l'autobus du candidat. Soldats et ouvriers affichent leur solidarité, sincère ou feinte. Dans un auditorium, un immense portrait du président sortant, López Portillo, domine un des nombreux discours du candidat, prononcé lors d'une énième et tumultueuse assemblée syndicale. La scène semble tout droit sortie de l'Union soviétique.

Pedro Meyer s'attarde sur les détails, sur les moments significatifs. Que guette cet homme en chemise jaune, entre les rideaux verts, blancs et rouges ? Parmi tous les participants à cette assemblée, un seul fixe l'objectif.

La fête, dans chaque village et chaque ville, ne serait pas complète sans les somptueux banquets, la musique, les danses et les exhibitions gymniques. Le passage du candidat devient prétexte à la célébration. Danseurs préhispaniques, fanfares, orchestres, danses folkloriques, corridas éclatantes. L'espérance se renouvelle, même si, au fond, tout changera pour que rien ne change. Il y a toujours quelqu'un qui ne goûte guère à la fête : une vieille femme fatiguée assise à même le sol, une fillette ennuyée, un vieil homme espérant la résolution d'un vieux problème, un petit cireur de chaussures posant devant un mur orné de l'omniprésent logo tricolore.

Comme on le sait, Pedro Meyer est un pionnier de la photographie numérique, et dans de nombreux textes il a insisté sur la légitimité de la manipulation et de l'édition photographiques, qui commencent dès le cadrage lui-même et dans la décision de photographier en couleur ou en noir et blanc ; un processus qui se poursuit ensuite dans la chambre noire — pour les rares photographies encore argentiques — ou sur l'écran de l'ordinateur. Chaque image privilégie ce qui se trouve devant nous, ce que nous voyons, ce qui attire notre attention parce que nous le jugeons significatif. Bien sûr, il existe aussi quelque chose autour, au-dessus et en dessous de cette image — le contexte —, mais il en va de même pour le regard. Meyer nous montre ce qu'il veut que nous voyions, parce que cela a un sens. Il nous conduit vers les scènes essentielles d'un rituel qui perdure encore aujourd'hui ; son regard est complice, parfois ironique, comme s'il nous demandait : « Vous avez vu ça ? »

Les fusées et feux d'artifice illuminent les nuits des fêtes patriotiques. « Bienvenue à Aguascalientes ». « Les marginalisés avec Miguel ». « Parral avec MMH ». « Les Mexicains ont le droit d'être heureux ». « Miguel, ici tout le monde t'aime ». « Bienvenue, M. le candidat Miguel de la Madrid Hurtado ». « Iztapalapa présente ».

Des myriades de reporters, photographes et caméramans accompagnent le candidat dans tous les recoins de sa tournée, comme dans une scène du film Huit et demi de Fellini. Des milliers de reportages, d'articles et de photographies paraîtront dans les journaux, magazines et chaînes de télévision du pays tout entier. Et au milieu d'eux, un photographe solitaire qui les observe et les inclut dans son propre cadre. Pedro Meyer entre et sort de la campagne à sa manière. Comme les autres, il accomplit son travail : documenter la réalité, mais pas seulement — chaque photographie est aussi un commentaire. La différence essentielle est que les autres n'ont d'yeux — ou plutôt de lentilles — que pour le futur président : ses gestes, ses attitudes, son regard, ainsi que pour sa suite, ses conseillers et les foules rassemblées. Meyer, lui, s'attarde sur les marges, les détails, les visages périphériques, sur ce qui se joue devant, derrière et autour du candidat, parmi ceux qui croient en lui et ceux qui, faute de mieux, font semblant d'y croire. Les journalistes font bien leur travail, mais Meyer étend le champ du sien : sa vision les inclut, eux aussi, comme partie intégrante d'une réalité vaste, paradoxale et contradictoire.

L'historien Víctor Gayol a souligné que la découverte de la photographie fut accompagnée de l'idée que les images reflétaient fidèlement et objectivement le monde environnant ; c'est ainsi que la photographie documentaire acquit la réputation d'être un témoignage véridique de la réalité. Pourtant, le photographe ne fut jamais un simple intermédiaire neutre dans ce processus mécanique : son intervention crée une représentation du monde chargée de significations possibles et de modifications du réel photographié.

Pedro Meyer sait mieux que quiconque que la photographie — depuis la toute première image jamais capturée — peut mentir ou déformer la réalité. Conscient de ce pouvoir, il veille à ce que ses essais photographiques racontent une histoire avec les outils du journalisme : l'éthique, la véracité, l'impartialité, sans pour autant effacer son propre point de vue. « Aucune image photographique n'est innocente », disait Cartier-Bresson, et Meyer le sait bien. Aux promesses éternelles de prospérité, de développement et de paix, d'emploi, d'éducation et de justice, formulées par les candidats avant et après De la Madrid, ses images opposent la misère, la lassitude et la corruption. Gayol évoque le cas du photographe italien André Zucca, qui photographia Paris sous l'occupation nazie, et de l'exposition-hommage organisée plus tard par son fils Pierre, dont l'effet fut inverse à celui escompté : les clichés montraient un Paris conforme à l'idéologie des envahisseurs, un peuple serein, des femmes et des hommes vaquant paisiblement à leurs activités, des enfants jouant dans les rues — une population semblant vivre heureuse et reconnaissante envers la présence allemande.

La clé de cette complaisance tenait au fait que Zucca avait utilisé un matériau rare et novateur, la pellicule Agfacolor, produite en Allemagne depuis 1936. Zucca, écrit Gayol, « avait été engagé par la revue Signal, organe de propagande nazi, pour témoigner des bienfaits de l'occupation ». L'éthique, assassinée.

On aurait pu s'attendre à ce que les photographies de Meyer sur la campagne fussent favorables au candidat, au PRI, au gouvernement, puisqu'il avait été engagé précisément par le Secrétariat à l'information et à la propagande du parti. Il est clair que ces images auraient difficilement pu servir de propagande, ou du moins pas de propagande conventionnelle. Cas singulier que celui d'un parti politique qui engage un photographe reconnu pour qu'il réalise un travail selon sa propre vision, son propre regard. Une seule photographie du candidat fut hâtivement imprimée pour être accrochée au mur d'une petite boutique de province, sobre et bien rangée.

« Renaissance. Nous voterons ainsi », lit-on sur une pancarte tenue par une jeune femme manifestement pauvre et marginalisée, habitante probable d'un quartier périphérique d'Acapulco, saturé, pollué et dépourvu d'infrastructures. Une bande dorée traverse sa poitrine, et sur son visage, à demi caché par les cheveux et l'ombre, se devine une expression de résignation, d'incrédulité. « Apparemment, les objectifs de durabilité du projet Ciudad Renacimiento n'ont pas été atteints : les zones non liées directement au tourisme continuent de croître sans planification ni services, creusant chaque jour davantage le fossé entre la périphérie et les zones côtières occupées par le tourisme » (López Velasco et al., 2012). Promesses non tenues, prières sans réponse.

Et pourtant, il y a aussi des rires et des instants légers, des gestes de camaraderie et de solidarité. Certains sont vêtus à la dernière mode, d'autres portent des tenues inspirées de leurs ancêtres préhispaniques. Des mennonites blonds au visage grave côtoient des afrodescendants rieurs. Des vieilles femmes en rebozo qui semblent prier sans relâche et de vieux révolutionnaires fiers, décorés pour leurs exploits. Sur un mur, un homme soulève son jeune fils et tend une ordonnance médicale qu'il ne peut sans doute pas faire exécuter à la pharmacie. Des hommes déguisés en Batman ou en squelettes. On reste frappé par la diversité d'expressions qu'un visage humain peut contenir. « Vieux ou adolescent, créole ou métis, général, ouvrier ou licencié, le Mexicain m'apparaît comme un être qui se ferme et se préserve : il masque son visage et masque son sourire », écrivait Octavio Paz.

Anonymes ou figures publiques, tous participent à la même représentation qui se joue avec succès à chaque campagne : le grand théâtre universel, le rituel sans fin du pouvoir. Une farce démesurée dont nous avons tous été complices, témoins et acteurs. Tous, que nous le voulions ou non, y jouons notre rôle. « Le Mexique est grand. Grand est son destin », proclame une enseigne au néon. Un destin semblable à l'horizon : on le regarde, mais on ne l'atteint jamais.

« LES POLITICIENS SONT COMME LES CINÉMAS DE QUARTIER : D'ABORD, ILS VOUS FONT ENTRER, PUIS ILS CHANGENT LE PROGRAMME », disait l'humoriste espagnol Enrique Jardiel Poncela. Peut-être est-ce là l'histoire du Mexique de la seconde moitié du XX siècle — et jusqu'à aujourd'hui. Le PRI n'est plus aujourd'hui que l'ombre affaiblie de ce qu'il fut en ses jours glorieux, mais son héritage demeure vivant dans bien des usages et coutumes du peuple mexicain — ou serait-ce plutôt l'inverse ? Regardons le passé, comprenons le présent, et sachons avancer vers l'avenir. Le grand théâtre universel, cette vaste farce aux proportions bibliques, doit être éradiquée de notre culture politique.

Miguel de la Madrid est mort en 2012. En mai 2009, lors d'une interview radiophonique, il accusa Carlos Salinas d'avoir détourné les fonds de la « partida secreta » et son frère Raúl d'entretenir des liens avec le narcotrafic. Plus tard, il se rétracta dans une lettre publique, déclarant qu'il n'avait pas été en mesure de « traiter mentalement » les réponses aux questions qui lui avaient été posées.

Luis Echeverría atteignit l'âge de cent ans le 17 janvier 2022 et mourut en juillet de la même année. En 2008, il fut inculpé par la Procure spéciale pour les mouvements sociaux et politiques du passé et par le parquet mexicain pour sa participation, aux côtés de Díaz Ordaz, au massacre du 2 octobre 1968 et à la disparition forcée de dissidents pendant la Guerre sale. Il fut le premier ex-président à recevoir deux mandats d'arrêt pour génocide présumé, à purger une détention domiciliaire, puis à être finalement acquitté de toute responsabilité en 2009.

En 2018, après trois campagnes présidentielles, un ancien membre du PRI accéda au pouvoir et raviva les anciens rituels efficaces du « grand parti » : une mutation du vieux PRI prit une nouvelle vie au sein d'un gouvernement qui se prétendait progressiste et libéral, héritier des grandes épopées de l'histoire mexicaine. La Quatrième Transformation, ainsi que l'appelle l'ex-président Andrés Manuel López Obrador — d'un tempérament conservateur et parfois même réactionnaire —, a ressuscité le présidentielisme exacerbé et cherché à concentrer entre ses mains le plus de pouvoir possible. L'ère du PRI, en vérité, n'est pas encore totalement révolue. Dans une lettre adressée à l'archevêque Mandell Creighton, datée d'avril 1887, Lord Acton, historien et homme politique britannique, écrivait :

La responsabilité historique doit compenser l'absence de responsabilité légale. Le pouvoir tend à corrompre, et le pouvoir absolu corrompt absolument. Les grands hommes sont presque toujours mauvais, même lorsqu'ils n'exercent qu'une influence et non une autorité, et davantage encore lorsqu'ils dépassent la tendance ou la certitude de la corruption par le pouvoir. Il n'est pas de pire hérésie que de croire que la fonction sanctifie celui qui l'occupe.

Des paroles que tous les présidents mexicains auraient dû lire — bien que, curieusement, nombre d'entre eux possédaient de vastes bibliothèques. Peut-être est-ce trop demander, mais pourquoi les politiciens mexicains ne pourraient-ils pas être compétents, honnêtes et efficaces ? Un ami nous le rappelle souvent : les politiciens ne viennent pas de Mars, ils sortent de nos propres rangs, de nos familles. Ils sont le produit de notre éducation et de notre culture. Peut-être sommes-nous tous un peu priistes.

Ou beaucoup. Ce livre constitue un précieux et irréfutable témoignage visuel d'une longue ère qui n'a pas encore complètement disparu.

Dit Víctor Gayol: « Les verbes utilisés pour faire référence au geste complexe composé d'une diversité d'actions autour de l'appui sur le déclencheur d'un appareil photo (photographe) invitent à un jeu sémantique continu : prendre, faire, tirer, capturer, enregistrer, documenter, représenter ou portraiturer ne signifient pas la même chose, mais ils ont été employés indifféremment, avec la préférence de certains selon le moment ou le lieu », dans « La transparence opaque. Entre vérité et représentation dans l'image photojournalistique documentaire », *Revista Relaciones* (2014), vol. 35, n° 140, Colegio de Michoacán.

TROISIÈME APPEL IL N'Y A PAS DE DEUX COMME LE MEXIQUE *par Rogelio Villarreal*

En règle générale, les sociétés humaines ne sont pas innovantes, mais plutôt hiérarchiques et ritualistes. Toute suggestion de changement est accueillie avec méfiance, car elle suppose la transformation inconfortable du rituel et de la hiérarchie dominants, c'est-à-dire le remplacement d'un ensemble de rituels par un autre ou, peut-être, par une société moins structurée et régie par un plus petit nombre de rituels. Pourtant, vient un moment où il devient nécessaire que les sociétés changent.
—Carl Sagan

Dans notre pays convergent de nombreux peuples amalgamés dans le sang et le feu, à qui les régimes successifs issus de l'Indépendance, de la Réforme et de la Révolution imposèrent un drapeau unique, un hymne et une idéologie commune — la langue et la religion furent, elles, un legs de la Couronne espagnole. Malgré les profondes différences ethniques et culturelles entre les diverses régions de la république, les Mexicains partageons la même histoire et les mêmes héros — voici les bustes et statues d'Hidalgo, Juárez, Zapata, Villa et Cárdenas —, la même foi et les mêmes idéaux. C'est peut-être là le plus grand accomplissement du parti tricolore : avoir consolidé l'unité d'un pays en un seul territoire et construit une histoire commune à nous tous.

Un grand récit forgé depuis le pouvoir, avec la complicité obligée — et souvent intéressée — des médias : la télévision, la radio, le cinéma et la presse. En 1982, l'homme d'affaires Emilio Azcárraga Milmo, principal propriétaire de Televisa, accompagna Miguel de la Madrid dans sa campagne électorale ; il assura la couverture complète de ses activités tout en minimisant la campagne du candidat paniste Pablo Emilio Madero, qui obtint trois millions de voix contre les seize millions remportés par De la Madrid. Dans l'une de ses déclarations, Azcárraga affirma : « Nous sommes les soldats du PRI et du président. »

ACTEURS ET SPECTATEURS

par Rogelio Villarreal

En 1982, personne ne doutait que le candidat du PRI, Miguel de la Madrid Hurtado, remporterait l'élection présidentielle. Et en effet, il devint président du Mexique de 1982 à 1988. C'était une époque où toute concurrence réelle était impossible : le parti-État contrôlait tout. La participation de l'opposition était symbolique et héroïque. Pedro Meyer photographia la campagne du candidat priiste et, dès le départ, comprit parfaitement de quoi il s'agissait : un cirque, un gigantesque cirque. Tout ce qui se faisait pendant la campagne ne prenait sens que si l'on comprenait qu'il s'agissait d'une immense mise en scène, minutieusement orchestrée par des décennies d'expérience, où tout était prévu et chacun avait un rôle.

Toute la géographie du pays constituait la scène, les pistes du cirque. Les grandes et petites villes, les quartiers populaires, les zones rurales et indigènes marquées par leur pauvreté historique... Là aussi se trouvaient les montagnes escarpées, le désert, la jungle, les côtes et la mer. La richesse du territoire et de la nature formait la scénographie. Dans ces multiples pistes de la gigantesque tente qui recouvrait tout le pays, évoluaient les acteurs — qui étaient en même temps les spectateurs — sans savoir qu'ils jouaient ce double rôle. Pedro Meyer montre comment les metteurs en scène de ce cirque avaient prévu la participation de personnes de tous âges et de toutes conditions sociales. Personne ne devait manquer.

Ses images révèlent comment ces personnes étaient placées, selon un scénario préétabli, dans des décors soigneusement conçus, chacune portant le costume approprié à son rôle : les indigènes avec leurs vêtements traditionnels, les jeunes femmes avec leurs tenues régionales, les ouvriers avec les vestes de leur syndicat, les médecins en blouse blanche, et les enfants en uniforme scolaire. La variété et la couleur des costumes sont immenses. Les acteurs — hommes et femmes —, qui sont aussi les spectateurs, se parent, se déguisent pour participer aux événements, sur les différentes pistes du cirque. Les régisseurs distribuent affiches, banderoles, drapeaux et ballons de toutes tailles et de toutes couleurs aux participants pour qu'ils les utilisent dans la scène qui leur a été assignée.

L'événement s'anime avec fanfares, mariachis et orchestres variés, ainsi qu'avec la présence de chanteurs célèbres ou anonymes. Sur les scènes, grandes ou petites, tandis que le spectacle se déroule, le confetti tombe et les pétards éclatent. Sur les visages des acteurs, on voit parfois la joie éclatante de participer, mais aussi l'ennui et la fatigue. Certains n'assument pas pleinement le rôle qu'on leur impose ; ils résistent ; ils ont été contraints à participer. Par son regard, Pedro Meyer nous montre que le candidat d'une élection déjà gagnée n'est pas le personnage central : il n'est que le prétexte à la mise en place du spectacle. Ce qui importe, ce qui attire, c'est le spectacle lui-même, avec les acteurs qui lui donnent vie.

Les images que nous voyons ici constituent une analyse inédite et profonde du gigantesque cirque que furent les campagnes du PRI au cours des plus de quatre-vingts années pendant lesquelles il demeura au pouvoir sans interruption. C'est à la fois un témoignage historique unique et une œuvre d'art.

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

par Rogelio Villarreal

Les photographies de ce livre sont le fruit d'une sélection rigoureuse parmi 17 000 images prises entre la fin de 1980 et les premiers mois de 1981, lorsque, de façon inattendue, les responsables de la campagne lui annoncèrent : « Nous n'aurons plus d'argent pour faire le livre », mettant ainsi fin à la commande. Outre les deux piliers inséparables de la politique mexicaine — le président de la République et le parti officiel —, le véritable sujet des photographies de Meyer, et sans doute le plus important, est l'individu, le peuple, la multitude.

Dans ses images apparaissent une immense variété de personnages — seuls, en groupes, en cortèges — qui forment une vaste galerie bigarrée des habitants d'un pays dont les visages, du nord au sud-est, des montagnes aux côtes tropicales, semblent parfois n'avoir rien en commun. Des bureaux et fonctionnaires aux larges moustaches, aux cheveux plaqués, vêtus de costumes bon marché en tergal. Des Indiens et paysans plongés dans une pauvreté chronique, dont les visages hiératiques contrastent avec le sourire naïf et enthousiaste des enfants et des jeunes scandant des slogans et arborant les insignes de leur école. (Regardez attentivement ces Indiens vêtus de toile et de sandales, brandissant de flamboyants porte-documents Hermès.) Des ouvriers infatigables — électriciens, pétroliers —, des secrétaires appliquées, des chauffeurs, des déléguées d'associations féminines, une nuée de journalistes, de musiciens et de chanteurs de cumbia, bolero ou ranchera — parmi eux Lola Beltrán —, sans oublier les rescapés de la Révolution, qui avaient combattu aux côtés de Zapata, Villa, Carranza ou Obregón : émouvantes icônes de chair et d'os... (Question rhétorique : la Révolution leur a-t-elle jamais rendu justice ?)

Des centaines de milliers de personnes, les fameuses forces vives, organisées sur tout le territoire national, formaient la base d'un parti qui exerça un pouvoir quasi absolu pendant des décennies, scandées par des sexennats ponctuels. Elles forgèrent des rituels et cérémonies toujours plus sophistiqués, campagne après campagne : pour les présidences municipales, les gouvernorats et, bien sûr, pour la grande. Un rituel presque parfait, répété à la lettre tous les six ans.

Des personnages si typés qu'ils en deviennent archétypaux, dignes des plumes caustiques de Rius, avec ses célèbres bandes dessinées *Los Supermachos* et *Los Agachados* ; ou encore des politiques et entrepreneurs véreux croqués par Abel Quezada ; beaucoup pourraient aussi être sortis des récits de Juan Rulfo — que l'on retrouve d'ailleurs dans ce livre — ou des chroniques de Jorge Ibargüengoitia. Une faune haute en couleur, sans équivalent ailleurs.

Des licenciés obséquieux, des moustachus coiffés de larges sombreros qui trouvent aujourd'hui leur incarnation dans le sénateur coahuilense Armando Guadiana, trouble homme d'affaires du charbon et fraudeur fiscal au service d'une récente mutation de l'ancien grand parti : Morena, le Mouvement de régénération nationale. Une picaresque sans fin, qui rendit des services essentiels au priisme...

AVANT-SCÈNE

par Rogelio Villarreal

Peu nombreux sont, parmi les nouvelles générations, ceux qui connaissent les travaux pionniers de Pedro Meyer avant la création du site *zonezero.com* en 1995 : l'audiovisuel *Un dimanche à Chapultepec* (1965), ou encore les mises en scène audacieuses réalisées alors avec la complicité d'Alejandro Jodorowsky pour la revue *Sucesos* — comme cette photographie où Pedro immortalisa la belle actrice Susana Kamini, nue, au bord d'un ravin, si ma mémoire est bonne. Il y a aussi les clichés pris lors du mouvement étudiant de 1968, dont deux furent utilisés en 1971 par les éditions Era pour les couvertures des livres d'Elena Poniatowska, *La noche de Tlatelolco* — « une image symbolique de la rébellion, où un groupe de jeunes, dans une attitude festive, porte un cercueil représentant la mort de l'autonomie universitaire » (Castellanos, 2005) — et de Luis González de Alba, *Los días y los años*, toutes deux publiées sans mention du photographe, pour des raisons de sécurité.

Il faut aussi mentionner ses photographies du célèbre Festival de Rock et Roues d'Avándaro, lors d'une nuit pluvieuse de septembre 1971, ainsi que celles des guérilleros sandinistes au Nicaragua en 1978 et, bien sûr, le sujet qui nous occupe ici : le suivi de la campagne présidentielle du candidat priiste Miguel de la Madrid en 1980–1981.

Peut-être ignore-t-on également l'exposition de 1986, *Les autres et nous*, au Musée d'Art Moderne de Mexico, ou encore les photographies de la commémoration des cinquante ans de l'expropriation pétrolière en 1988, commandées à Meyer pour constituer une mémoire visuelle et éditer un livre que Pemex entreposa, en raison de son contenu clairement critique.

À ce titre, la collection dont ce livre fait partie constitue une véritable histoire du Mexique contemporain.

BIOGRAPHIES

Pedro Meyer

Très jeune, il voulut devenir photographe, mais comme il n'existait pas d'écoles spécialisées à l'époque, il apprit en autodidacte. Sa trajectoire s'est construite comme une exploration constante entre la technologie et la narration visuelle. Il fonda le Groupe d'Art Photographique, impulsa les premiers Colloques latino-américains et créa le Conseil mexicain de la photographie. Plus tard, il développa ZoneZero, le premier site internet dédié à la photographie, qui publia l'œuvre de plus de 1 500 auteurs. Il fut pionnier avec Photographier pour se souvenir, le premier CD-ROM photographique, et sa rétrospective Hérésies fut présentée dans plus de 60 musées de 17 pays. On lui doit également la Fondation Pedro Meyer et le Photo Museo Cuatro Caminos. Depuis 2020, il travaille à la collection Miramar, une série de plus de quarante livres réunissant six décennies de création, qui réfléchissent à l'image, à la mémoire et à la vie à l'époque de la transformation permanente.

Rogelio Villarreal

Journaliste et éditeur du magazine numérique Replicante (revistareplicante.com), il est également professeur d'université. Auteur de plusieurs ouvrages de narration, de journalisme et de chroniques, le plus récent étant ¿Qué hace usted en un libro como éste? (2015–2022, version e-pub). En 1984, il fonda la revue de critique, de culture et d'humour La Regla Rota, puis en 1989 La Pus Moderna. Il collabore à de nombreuses revues nationales et internationales et a participé à plusieurs ouvrages collectifs.

Photographie de Manuel Zavala

Rubén Aguilar

Universitaire, journaliste et consultant mexicain, il possède une vaste expérience en communication politique et sociale. Ancien jésuite et ex-guérillero au Salvador, il fut porte-parole de la présidence pendant le gouvernement de Vicente Fox. Docteur en sciences sociales de l'Université ibéro-américaine, il est professeur d'université, spécialiste des stratégies de communication gouvernementales et consultant auprès d'organismes internationaux. Auteur de plus de vingt ouvrages, il publie régulièrement dans des médias nationaux tels que Animal Político et Nexos.

Alexis Ortiz

Artiste visuel multidisciplinaire, sa pratique explore la perception, l'imaginaire, la mémoire, le territoire, l'identité et les notions d'espace-temps comme axes centraux pour créer des narrations qui interrogent nos manières de construire la réalité. Son œuvre, exposée à l'échelle nationale, englobe la photographie, la vidéo, la vidéo-installation, la musique, l'écriture et la poésie, disciplines à travers lesquelles il explore les intersections entre l'humain, le technologique et le naturel. Il collabore actuellement avec Pedro Meyer comme designer éditorial et éditeur de la collection Miramar, et s'occupe également de la curation et de la muséographie à la Galerie Pedro Meyer.

NOTES BIOGRAPHIQUES

1. Fidel Velázquez (Nicolás Romero, État de Mexico, 1900 – Mexico, 1997) fut l'un des hommes politiques et syndicalistes les plus marquants du régime priiste, dirigeant de la Confédération des travailleurs du Mexique (CTM) pendant plus de cinquante ans.
2. Enrique de la Madrid (Mexico, 1962) est juriste, chroniqueur et homme politique. Il fut secrétaire du Tourisme du Mexique de 2015 à 2018 et, au moment de la rédaction de ces lignes, se profilait comme candidat à la présidence pour 2024.
3. Manuel Bartlett Díaz (Puebla, 1936) fut membre du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI). Il a occupé les postes de secrétaire de l'Intérieur, secrétaire de l'Éducation publique, gouverneur de Puebla et sénateur à deux reprises. Le 27 juillet 2018, Andrés Manuel López Obrador annonça qu'une fois élu président, il le nommerait directeur général de la Commission fédérale d'électricité (CFE), une décision controversée en raison de son passé politique. Bartlett apparaît dans plusieurs documents du Département de la Justice des États-Unis pour son implication présumée dans le kidnapping, la torture et l'assassinat de l'agent de la DEA Enrique "Kiki" Camarena en 1985. En juin 2021, la justice américaine affirma qu'il serait arrêté s'il entrait sur le territoire. Il est également associé à "la chute du système", expression désignant le fraude électorale présumée qui aurait permis au PRI de conserver la présidence en 1988, lorsque Carlos Salinas de Gortari fut déclaré vainqueur face à Cuauhtémoc Cárdenas.
4. Paloma Cordero de De la Madrid (Mexico, 1937–2020) fut l'épouse de Miguel de la Madrid. Issue d'une famille profondément catholique, elle fit ses études dans des institutions religieuses telles que le Collège Lestonnac et le Collège Motolinía. Elle accompagna son mari lors de ses tournées d'inaugurations d'œuvres sociales et fut responsable de l'accueil des délégations étrangères. Elle dirigea le Système national pour le développement intégral de la famille (DIF) et le Volontariat national. Le couple eut cinq enfants : Margarita, Miguel, Enrique Octavio, Federico Luis et Gerardo Antonio.
5. Joaquín Gamboa Pascoe (Mexico, 1922–2016) fut avocat, dirigeant syndical et homme politique priiste. Il fut secrétaire général de la CTM de 2005 jusqu'à sa mort. Sénateur pour le District fédéral jusqu'en 1982, il fut également chef de la majorité priiste et président de la Grande Commission du Sénat.
6. Humberto Lugo Gil (1934–2013) fut homme politique du PRI, originaire de l'État d'Hidalgo. Il occupa divers postes publics, notamment député, sénateur et gouverneur intérimaire de l'État d'Hidalgo (1998–1999). Il se distingua par son habileté politique et sa participation au Congrès, contribuant au développement législatif et au renforcement institutionnel du PRI durant plusieurs décennies.
7. Beatriz Paredes (Tlaxcala, 1953) est sociologue diplômée de l'UNAM et titulaire d'un troisième cycle en littérature hispano-américaine de l'Université de Barcelone. Sénatrice de la LXIVe législature, elle fut gouverneure de Tlaxcala (1987–1992), dirigeante nationale de la Confédération nationale paysanne, présidente du PRI et ambassadrice du Mexique au Brésil.
8. Salvador Barragán (Ciudad Madero, Tamaulipas, 1932–2001) fut ouvrier pétrolier, dirigeant syndical et homme politique du PRI, chef nominal du Syndicat des travailleurs pétroliers de la République mexicaine (STPRM) à plusieurs reprises. Il devint l'homme de confiance de Joaquín Hernández Galicia, dit La Quina. En 1989, après que ce dernier eut refusé de soutenir la candidature de Carlos Salinas de Gortari, les deux hommes furent arrêtés pour possession d'armes et homicide, puis écartés de leurs fonctions syndicales au profit de Carlos Romero Deschamps. Barragán fut libéré quelques années plus tard et mourut en 2001.
9. Joaquín Hernández Galicia, dit La Quina (Tampico, 1922–2013), fut syndicaliste et homme politique, dirigeant durant plusieurs décennies le puissant Syndicat des travailleurs pétroliers de la République mexicaine (STPRM), représentant les employés de Pemex. Son règne, qui s'étendit sous les présidences de López Mateos, Díaz Ordaz, Echeverría, López Portillo et De la Madrid, prit fin le 10 janvier 1989, lorsqu'il fut emprisonné sur ordre de Carlos Salinas de Gortari, nouveau président. Ce coup de force, connu sous le nom de "quinazo", permit à Salinas de légitimer sa présidence et de reprendre le contrôle du syndicat pétrolier.
10. Juan Rulfo (Apulco, Jalisco, 1917 – Mexico, 1986) fut un romancier, nouvelliste, photographe et éditeur de grand renom. Il est surtout connu pour son recueil *El llano en llamas* (1953) et son roman *Pedro Páramo* (1955). Son œuvre entretient un lien étroit avec le cinéma : sa seconde œuvre, *El gallo de oro* (1958), le court-métrage *El despojo*

(1959) et sa participation au film *La fórmula secreta* (1964) en témoignent. Durant les deux dernières décennies de sa vie, il dirigea au Institut national indigéniste l'une des collections d'anthropologie contemporaine les plus importantes du Mexique.

11. Juan O'Gorman (Mexico, 1905–1982) fut architecte et peintre, frère de l'historien Edmundo O'Gorman. Influencé par Le Corbusier, il devint l'un des architectes les plus remarquables de sa génération. Professeur à l'Institut polytechnique national, il y créa la filière d'ingénieur-architecte. Il participa à des projets tels que le nouvel édifice de la Banque du Mexique et construisit 26 écoles primaires à Mexico. Au début des années 1950, il bâtit sa propre maison dans les Jardins du Pedregal de San Ángel, véritable œuvre d'art malheureusement détruite plus tard. Dans le quartier de San Ángel, il conçut et construisit la Maison–Atelier Diego Rivera et Frida Kahlo, destinée aux deux artistes.
12. Abraham Zabludovsky (Białystok, Pologne, 1924 – Mexico, 2003) fut architecte et peintre d'origine judéo-polonaise. Diplômé de l'École nationale d'architecture de l'UNAM avec mention pour sa thèse *Unité d'habitation Colonia Hipódromo*, il travailla dans l'atelier de Mario Pani avant de fonder sa propre pratique en 1950. Il était le frère du célèbre journaliste mexicain Jacobo Zabludovsky.
13. Héctor Aguilar Camín (Chetumal, Quintana Roo, 1946) est journaliste, écrivain et historien. Lauréat du Prix national de journalisme culturel, il a collaboré à de nombreux médias, dont *La Jornada*, *Milenio*, *Unomásuno* et *La Cultura en México*. Il fut directeur de la revue *Nexos* de 1983 à 1995, puis à nouveau à partir de 2008. Il a animé les émissions télévisées *Zona Abierta* et *Tercer Grado* (Televisa). Fondateur des Éditions *Cal y Arena* (1988), il est auteur de nombreux ouvrages de fiction, d'essai et de journalisme.
14. Ángeles Mastretta (Puebla, 1949) est écrivaine et journaliste mexicaine, reconnue pour la profondeur et la force de ses personnages féminins. Membre du comité éditorial de la revue *Nexos*, où elle publie régulièrement, elle connut un succès immédiat avec son premier roman *Arráncame la vida* (1985), qui reçut le Prix Mazatlán de littérature l'année suivante.
15. Socorro Díaz Palacios (Colima, 1949) fut journaliste et femme politique. Diplômée de l'École de journalisme Carlos Septién García, elle fit carrière dans le quotidien *El Día*, dont elle devint la première directrice d'un journal national en 1981. Lauréate du Prix national de journalisme (1977) en diffusion culturelle, elle quitta la presse en 1993 pour se consacrer à la fonction publique et à la politique. Elle fut sous-secrétaire à l'Intérieur, directrice générale de l'ISSSTE et directrice de Liconsá. Elle est l'auteure de plusieurs livres, dont le plus récent, *La pandemia en una crónica* (Siglo XXI Éditeurs, 2021).
16. Emilio Gamboa Patrón (Mérida, Yucatán, 1950), membre du PRI, occupa les fonctions de secrétaire des Communications et des Transports, sénateur, député fédéral, secrétaire particulier du président Miguel de la Madrid et chef du groupe parlementaire priiste à la LXe législature du Congrès mexicain (2006–2009).
17. Carlos Salinas de Gortari (Mexico, 1948) est économiste et homme politique. Il fut secrétaire à la Programmation et au Budget sous le gouvernement de Miguel de la Madrid. En 1987, il fut désigné candidat du PRI à la présidence et élu le 6 juillet 1988 lors d'une élection controversée, largement considérée comme frauduleuse.
18. Alfonso Corona del Rosal (Ixmiquilpan, Hidalgo, 1906 – Mexico, 2000) fut militaire, avocat (UNAM) et homme politique affilié au PRI, dont il fut président sous la présidence d'Adolfo López Mateos. Gustavo Díaz Ordaz le nomma chef du Département du District fédéral (1966–1970).
19. Cuauhtémoc Cárdenas Solórzano (Mexico, 1934), fils du général et ancien président Lázaro Cárdenas del Río, est ingénieur civil (UNAM). Membre du PRI jusqu'en 1987, il fonda la Courant démocratique avec Ifigenia Martínez, Porfirio Muñoz Ledo et Rodolfo González Guevara. Candidat du Front démocratique national, il affronta Carlos Salinas de Gortari lors de l'élection de 1988, marquée par la "chute du système" orchestrée sous la supervision de Manuel Bartlett. Ancien gouverneur du Michoacán, il fonda ensuite le Parti de la Révolution Démocratique (PRD) et devint en 1997 le premier chef de gouvernement élu du District fédéral. Il fut à nouveau candidat à la présidence en 1994 et 2000.
20. Griselda Álvarez (Guadalajara, 1913 – Mexico, 2009) fut enseignante, écrivaine et femme politique, première gouverneure élue d'un État mexicain. Candidate du PRI et du Parti populaire socialiste (PPS), elle devint gouverneure de Colima (1979–1985), se consacrant à l'éducation publique. À la fin de son mandat, elle dirigea le Musée national d'art. Elle se définissait comme une féministe rationnelle.

21. Nacho López (Tampico, 1923 – Mexico, 1986) fut une figure majeure du photojournalisme mexicain au milieu du XXe siècle. Intéressé par la vie quotidienne, l'architecture, l'ethnographie, le jazz et la danse contemporaine, il photographia rarement des célébrités, à l'exception de la prise de fonction de Rafael Ávila Camacho (1951), du mariage d'Anastasio Somoza (1950, Nicaragua) et de certaines étapes de la campagne de Miguel de la Madrid. Auteur d'environ quarante photo-essais, il collabora avec Pedro Meyer à la convocation du Premier Colloque latino-américain de photographie (Mexico, 1978).
22. Armando del Castillo Franco (1918–2006) fut avocat et homme politique mexicain originaire d'Hidalgo, membre du PRI. Il occupa les postes de député fédéral, sénateur et gouverneur intérimaire d'Hidalgo (1975–1976). Son mandat se distingua par son soutien à l'éducation, aux infrastructures et au renforcement des institutions publiques pour le développement régional.
23. Pedro Ojeda Paullada (Mexico, 1934–2012) fut avocat et homme politique priiste. Il exerça comme procureur général de la République (1971–1976) sous Luis Echeverría, puis comme secrétaire du Travail et de la Prévoyance sociale (1976–1981) sous José López Portillo, et enfin secrétaire de la Pêche (1982–1988) sous Miguel de la Madrid.
24. Javier García Paniagua (Autlán de Navarro, Jalisco, 1935 – Mexico, 1998) fut homme politique et aspirant à la présidence en 1981. Fils du général Marcelino García Barragán, ministre de la Défense au moment du massacre de Tlatelolco (1968), il dirigea la Direction fédérale de la sécurité, véritable police politique d'État durant la « guerre sale ». En 1980, il devint secrétaire à la Réforme agraire, puis chef du PRI, avant de renoncer après que José López Portillo choisit Miguel de la Madrid comme candidat à la présidence. Il accepta toutefois de diriger la Secrétairerie du Travail et de la Prévoyance sociale.
25. Víctor Cervera Pacheco (1936–2004) fut homme politique priiste originaire du Yucatán. Il occupa les postes de député, sénateur, secrétaire à la Réforme agraire et gouverneur du Yucatán à deux reprises (1984–1988 et 1995–2001). Reconnu pour son leadership régional, il impulsa des projets d'infrastructure et des programmes sociaux pour moderniser l'État.
26. Alfonso Martínez Domínguez (Monterrey, 1922–2002) fut un militant et dirigeant du PRI. Il exerça comme régent du District fédéral (1970–1971). En 2002, la Procure spéciale pour les mouvements sociaux et politiques du passé le rendit responsable de la répression postérieure au mouvement de 1968 et du massacre du Jeudi de Corpus (1971). Il fut également gouverneur du Nuevo León (1979–1985).

TITRES À PARAÎTRE DANS LA COLLECTION MIRAMAR

- Algorithmes
- Autoportraits
- Avándaro, 1971
- Colonie Ajusco
- Cuba, 1979-2009, tomes I et II
- D'ici à l'au-delà
- Pendant le 68
- Je photographie pour me souvenir
- Huejutla et autres villages
- Ixtlilco El Grande
- La Mixteca
- Las Truchas, Ciudad Lázaro Cárdenas
- Les fusées ont duré toute la journée – version mise à jour
- Témoignages sandinistes, 1978-1984
- Un Équateur, 1982-2010, tomes I et II
- Virgile
- Yuma, 1984-1989

Et 23 autres titres actuellement en production.

Pour plus d'informations sur les titres de la collection Miramar, scannez le code QR.

<https://pedromeyer.com/es/miramar/>

Nous remercions toutes les personnes ayant contribué à cette collection :



NOTE DELL'AUTORE

Une précision nécessaire : toutes les erreurs présentes dans cette édition relèvent entièrement de ma responsabilité. Je suis conscient de ne pas disposer de tous les moyens pour les éviter, mais le désir de voir ces livres publiés est plus fort que le risque de me tromper. J'espère, cher lecteur, que vous comprendrez ce fragile équilibre entre la perfection et le meilleur effort possible.

La Fondation Pedro Meyer, A.C. soutient la protection des droits d'auteur et du copyright. Ceux-ci stimulent la créativité, défendent la diversité dans le domaine des idées et des connaissances, favorisent la libre expression et contribuent à une culture vivante.

Merci d'avoir acquis une édition autorisée de cette œuvre et de respecter les lois sur les droits d'auteur et le copyright. Ce faisant, vous soutenez les auteurs et les créateurs, permettant ainsi à la Fondation de continuer à promouvoir des œuvres culturelles.

La grande majorité des photographies contenues dans ce livre sont l'œuvre de Pedro Meyer.

Ce livre a été achevé d'imprimer au mois de novembre 2025 dans les ateliers de Repro.Gráfika, S.C., Santa María del Tule, Oaxaca, Mexique.

© Le Grand Théâtre Universel, Pedro Meyer

Première édition, 2025

La présente édition comprend 200 exemplaires numérotés de la série classique, 50 exemplaires de la série galerie et 50 exemplaires de la série collectionneur.

EXEMPLAIRE _____



PEDRO MEYER